

Spécial communauté haïtienne de New York

A propos de New York

Par Hughes Saint-Fort*

Ce numéro spécial de *Haïti Tribune* sur la communauté haïtienne de New York se démarque un peu des livraisons régulières en ce qu'il ne comporte pas toutes les rubriques habituelles auxquelles nos lecteurs sont tellement attachés.

Ce numéro se veut une exploration de la communauté haïtienne de New York, même si tous les aspects ne sont pas présents. De l'avis des observateurs, c'est la communauté haïtienne de l'extérieur la plus importante sur le plan numérique. En effet, elle est estimée à près d'un million d'immigrants. Ceci expliquant cela, c'est à New York que se trouve le plus grand nombre de médecins haïtiens exerçant hors d'Haïti, le plus grand nombre d'étudiants et d'étudiantes inscrits dans les universités américaines, le plus grand nombre de revues et de journaux haïtiens...

Les articles qui constituent ce numéro spécial touchent de couvrir l'expérience haïtienne dans l'émigration new-yorkaise d'une manière assez large. L'article liminaire, celui de **Flore Zéphir**, donne une vue panoramique de la communauté haïtienne aux États-Unis. L'article de **Georges Fouron**, « Les immigrants haïtiens aux États-Unis. « Races » et cultures en conflit », étudie l'immigration haïtienne aux États-Unis sous un angle extrêmement pertinent : l'angle ethnique et « racial », deux catégories particulièrement importantes dans la société américaine. Dans « La problématique de la santé dans la communauté haïtienne de New York », **Louis Auguste** examine les obstacles majeurs auxquels doivent faire face les immigrants haïtiens de New York qui vivent en si-

tuation défavorisée. Dans son article, « Les entreprises commerciales dans la communauté haïtienne de New York », **Julien Jumelle** explore les manifestations de l'esprit d'entreprise haïtien à travers l'écllosion de plusieurs petites entreprises établies dans la ville de New York. Impossible de parler de la communauté haïtienne de New York sans mentionner les associations régionales et le rôle qu'elles jouent dans l'établissement et le renforcement du « transnationalisme à longue distance ». C'est à cette tâche que s'emploie **François Pierre-Louis** dans son article intitulé « Changement démocratique en Haïti et les associations régionales ». Le processus du changement démocratique en Haïti et le travail des associations régionales.

Dans « Duke Mehu de la 100^e rue, Manhattan », **Tho-**

mas C. Spear prend plaisir à présenter la galerie d'art Méhu, haut lieu de l'art haïtien à Manhattan, mais aussi espace favori de rencontre des amis d'Hervé Méhu au cours des années 1970.

Après l'art, la mémoire sous la forme de proverbes haïtiens. **Rozvel Jean-Baptiste** dans son article « Pwovèb nan dyaspora : Ki wòl yo ? » réfléchit sur un pan de l'héritage culturel haïtien, les proverbes, et leurs survivances dans la communauté haïtienne de l'émigration. Parler des proverbes haïtiens, c'est implicitement évoquer la langue par laquelle ils se manifestent : la langue créole haïtienne. Dans son article « Le créole haïtien dans la communauté linguistique de New York », **Hughes Saint-Fort** explore les usages de cette langue dans la ville de New York.

Il fut un temps où la littérature haïtienne s'écrivait presque exclusivement en français ; plus tard, l'émergence du créole comme langue d'écriture signifia qu'elle devint alors bilingue : français-créole.

Dans l'émigration nord-américaine, elle s'enrichit maintenant d'une troisième langue, l'anglo-américain. Deux articles s'attachent à présenter deux écrivains haïtiens et haïtiano-américain. L'un, qui est considéré comme la conscience sociale et politique d'Haïti dans l'émigration nord-américaine, le poète **Paul Laraque**, est présenté par **Frantz Antoine Leconte** dans son article « Paul Laraque : le poète dans la cité » ; l'autre, qu'on a dénommée l'ambassadrice d'Haïti à l'étranger, la superbe romancière haïtiano-américaine, **Edwidge Danticat**, est présentée par **Hughes**

Saint-Fort dans un article intitulé « Edwidge Danticat : écrire en anglais quand on est Haïtien (ne). »

L'article d'**Etienne Télémaque** : « Vivre à New York » présente le regard d'un animateur de médias bien connu dans la diaspora haïtienne de New York.

Soulignons pour terminer que ce numéro spécial avec pour maître d'œuvre **Hughes Saint-Fort** a été réalisé par la **Fondation Mémoire de New York** qui mène depuis huit ans environ un combat sans relâche pour revitaliser la mémoire et la culture haïtiennes dans l'émigration new-yorkaise.

*Linguiste. Chroniqueur littéraire à l'hebdomadaire *Haitian Times*, New York. Enseigne à l'Université de la ville de New York (CUNY).

Vue panoramique de la communauté haïtienne aux États-Unis (1^{ère} partie)

Vu le grand intérêt que présente l'article de Mme Flore Zéphir, il nous a paru indispensable de le publier dans son intégralité.

Nous présentons ici la première partie. La seconde paraîtra dans notre prochaine édition.

Par Flore Zéphir*

Les immigrants haïtiens constituent incontestablement une portion visible de la société américaine contemporaine. Cette visibilité est due au fait que les Haïtiens ont commencé à émigrer en grand nombre aux États-Unis depuis la fin des années 50 et le début des années 60, en vue d'échapper à la dictature des Duvalier. Le climat d'instabilité politique et de répression prolongé ainsi que les difficultés économiques qui en ont résulté ont contribué à accélérer la migration haïtienne vers les États-Unis tout au long des trois dernières décennies du XX^e siècle. De nos jours, l'insécurité, le manque de débouchés, l'incertitude et le désespoir continuent à porter les Haïtiens à traverser la mer des Caraïbes par avion ou par bateau, légalement ou illégalement, afin d'atteindre les rives de l'Amérique, perçue comme étant la terre promise, en vue de commencer une nouvelle vie. En conséquence, il existe des communautés ethniques haïtiennes bien établies sur la Côte Est, particulièrement dans les zones métropolitaines de New York et de Boston, dans le Sud de la Floride, et aussi dans le Midwest dans la région de Chicago. Les données fournies par le Bureau de Recensement et les Services de l'Immigration et de Naturalisation américains, tout comme les chiffres publiés dans les médias diasporiques haïtiens (en particulier *The Haitian Times*), nous permettent d'estimer la population haïtienne vivant aux États-Unis à 850 mille personnes. Cependant, d'après certains leaders de la communauté haïtiano-américaine, la population serait proche du million.

L'ancienne présence haïtienne aux États-Unis

Bien que l'émigration haïtienne aux États-Unis soit considérée comme un phénomène assez récent dans l'histoire de l'immigration américaine, phénomène qui date de la deuxième moitié du XX^e siècle, il est important de signaler au départ que la présence haïtienne sur le territoire américain n'est pas vraiment nouvelle; elle remonte à plus de deux cents ans. En 1779, la France avait bien envoyé un corps expéditionnaire militaire antillais en provenance de Saint-Domingue, de la Guadeloupe, de la Martinique et des autres petites îles françaises de la Caraïbe pour aider les Américains à défendre la Géorgie et les Carolines contre les attaques des Anglais. Le contingent venu de Saint-Domingue comprenait des affranchis connus sous le nom de *chasseurs volontaires de couleur*. Selon des sources bien documentées, environ 750 chasseurs volontaires de couleur se sont battus aux côtés des patriotes américains contre les Anglais au cours de la fameuse bataille de Savannah en Géorgie, le 9 octobre 1779. Parmi ces chasseurs de couleur, on compte **André Rigaud**, **Jean-Baptiste Chavannes** et **Henry Christophe**. On rapporte que ce dernier, à l'époque âgé de quatorze ans, participa à la bataille en tant que tambourinaire. Actuellement, la ville de Savannah a promis de donner une parcelle de terre qui fait partie du *Battlefield Heritage Park Center* à la *Haitian American Historical Society* basée à Miami pour la construction d'un monument honorant la contribution haïtienne à Savannah.



Carte postale ancienne représentant Brooklyn

Toujours au XVIII^e siècle, un autre Saint-Domingois du nom de **Jean-Baptiste Pointe Du Sable** s'établit sur le territoire américain dans le Midwest. La création de la ville de Chicago lui est attribuée. Certains documents historiques indiquent que **Jean-Baptiste Du Sable** était né à Saint-Domingue dans la ville de Saint-Marc aux environs de 1745. C'était le fils d'un capitaine de navire français et d'une esclave saint-domingoise. Le jeune Du Sable fut envoyé en France par son père pour faire des études. Par la suite, il voyagea avec lui à bord de ses navires de commerce. On rapporte que Du Sable fut gravement blessé au cours d'un voyage à la Nouvelle-Orléans. Peu de temps après son arrivée, le jeune homme de vingt ans découvrit que la ville avait été occupée par les Espagnols et qu'il était en danger d'asservissement. Des Jésuites français arrivèrent à le mettre en lieu sûr jusqu'à ce qu'il soit remis de ses blessures pour pouvoir quitter en cachette la Nouvelle-Orléans. Il parcourut le Mississippi en direction du nord et s'arrêta dans la région qui, plus tard, allait

devenir l'Illinois, et c'est là qu'il rencontra des trappeurs et des spéculateurs terriens. En 1770, il s'établit à Peoria dans l'Illinois, où il s'adonna au commerce des fourrures, se procura de larges quantités de terres et ne tarda pas à s'enrichir. Quelques années plus tard, il se dirigea vers la zone des grands lacs et établit son commerce lucratif de fourrures sur les rives du fleuve Chicago qui par la suite allait se développer en une grande métropole américaine grâce à la présence de ce marché de fourrures très florissant. Aujourd'hui, Du Sable est connu comme « le père de la ville de Chicago » qui est en train de lui consacrer un grand parc sur les rives du fleuve pour lui témoigner de sa reconnaissance. La communauté haïtienne de Chicago joue un grand rôle dans cette entreprise. **Pierre Toussaint**, considéré comme le premier saint noir américain, est lui aussi d'origine saint-domingoise. Il né de parents esclaves à Saint-Domingue en 1778 et appartenait à une famille catholique française très aisée, les Bérard. Ces derniers l'emmenèrent avec eux à New

York quand ils voulurent fuir la révolte des esclaves en 1797. Pendant qu'il était au service de cette famille en tant qu'esclave domestique, il apprit à lire et à écrire et il apprit aussi le métier de coiffeur. On dit qu'il s'était fait une clientèle importante parmi l'élite new-yorkaise et que les Bérard lui avaient permis de garder son argent. Avant sa mort en 1807, Madame Bérard accorda à Toussaint la liberté, comme il s'était occupé d'elle fidèlement après la mort de son mari qui avait perdu toute sa fortune, ses plantations à Saint-Domingue ayant été détruites au cours de la révolution. Par la suite, Toussaint épousa une femme originaire d'Haïti, et comme ils n'avaient pas d'enfants, ils prirent soin des orphelins et des démunis de la ville. En fait, il cofonda avec **Elizabeth Seton** l'un des premiers orphelins de New York, et il contribua au rassemblement des fonds nécessaires pour la construction de la première cathédrale de la ville. Il donna aussi de l'argent pour bâtir la première école catholique pour les Noirs à Canal Street. Il mourut à l'âge de 87 ans. En 1989, le cardinal de New York, **John O'Connor**, commença à entreprendre des démarches pour le canoniser. En 1995, le Pape **Jean-Paul II**, lors d'un voyage à New York rendit hommage à la mémoire de Toussaint et en 1996, le Vatican déclara l'ancien esclave de Saint-Domingue « vénérable ». La diaspora haïtienne des États-Unis n'est pas restée insensible aux honneurs décernés à Toussaint. Par exemple, la communauté de la « Petite Haïti » à Miami a décidé récemment de changer le nom d'un centre catholique si-

tué au coeur de la communauté : il s'appelle maintenant « Pierre Toussaint Haitian Catholic Center. »

La famille Bérard ne constitue qu'un exemple de plusieurs familles françaises qui quittèrent Saint-Domingue à l'époque de la révolution. On estime qu'environ trente à quarante mille colons cherchèrent refuge aux États-Unis où la majorité d'entre eux s'établirent en Louisiane ou dans les autres régions du Sud d'avant-guerre (la guerre civile des États-Unis) - Charleston et Savannah - tandis que d'autres s'installèrent à New York, à Philadelphie et à Boston. Un grand nombre de ces familles vinrent avec leurs esclaves. Les réfugiés de Saint-Domingue comprenaient aussi des milliers d'hommes libres. En 1797, on estime que 1.335 Noirs libres étaient arrivés à la Nouvelle-Orléans; un autre contingent de 2.060 arriva plus tard de Cuba où ils s'étaient d'abord réfugiés durant les premières années de la révolution. Les Noirs de Saint-Domingue influencèrent considérablement la culture populaire de la Nouvelle-Orléans, tant au niveau de la danse et de la musique que de la religion. La religion vodou à la Nouvelle-Orléans commença à fleurir aux environs de 1800 grâce à **Sanite Dédé**, une femme de couleur libre originaire de Saint-Domingue. Par ailleurs, les hommes de couleur venus de Saint-Domingue jouèrent un rôle important dans le mouvement de l'abolition de l'esclavage aux États-Unis. A Philadelphie, ils formèrent leur propre organisation, les *Citoyens de couleur de Philadelphie*, et luttèrent pour la cause des Noirs.

Lire la suite page 8